

Villageoise au quotidien : 24 heures sur les traces de Sati

Autor(en): **Dussault, Andrée-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[93] (2005)**

Heft 1495

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Villageoise au quotidien

24 heures sur les traces de Sati

L'idée initiale de ce papier était de suivre Sati pendant une journée, mais aussi d'ajouter une dimension participative à l'expérience en effectuant les mêmes tâches qu'elle: elle balaie le sol, je balaie le sol ; elle lave les vêtements, je lave les vêtements, etc. L'idée a rapidement été abandonnée étant donné le caractère trop ambitieux du projet; non seulement je n'avais pas les compétences techniques pour ce faire, mais encore, je ne possédais pas la moitié de la force physique requise. Je me suis donc contentée d'observer et de poser des questions. Reportage dans un lieu où des concepts tels le 8 à 5, le psy ou l'apéro ne veulent strictement rien dire.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Ce jour-là, au lieu d'aller prendre le petit déjeuner avec les Israélien-ne-s du coin dans un restaurant tenu par d'autres Israélien-ne-s installé-e-s à Dheramcot, passer la journée à faire du trekking, visiter les temples bouddhistes ou simplement boire des verres et jouer aux échecs avec les autres voyageurs dans un des nombreux petits bistros incrustés dans la montagne avec vue imprenable sur la vallée et les sommets enneigés des Himalaya, je me suis levée à 5h30, comme Sati et je suis restée au guest-house avec elle.

À l'aube, il fait frais en mai dans les montagnes et hormis les oiseaux et le beuglement occasionnel des vaches de la voisine, on n'entend pas un bruit. Seules Sati et moi sommes debout, sa belle-sœur et leurs enfants respectifs ne tarderont pas à se lever. Les touristes, eux, feront la grâce matinée pour plusieurs heures encore. « Parce qu'ils fument toute la nuit », explique Sati en mimant le geste des fumeurs de cannabis. Première tâche de la journée: préparer des seaux d'eau chaude pour le lavage des vêtements à l'aide du poêle à bois qui rejette une épaisse fumée noire sur la terrasse. Le bois, une fois tous les quatre ou cinq jours, avec les autres femmes de la famille et du voisinage, elle va le chercher dans la forêt, à deux, trois, voire quatre heures de marche.

Pendant que l'eau chauffe, elle s'accroupit, dans la posture assise commune en Asie (fesses contre talons et pieds à plat sur le sol: la position n'est pas aisée pour les corps occidentaux...) près du caniveau qui traverse la terrasse et entreprend de nettoyer avec de l'eau, du savon et ses mains la vaisselle de la veille utilisées par une douzaine de personnes (assiettes, verres, ustensiles: tout le service de cuisine indien est en métal, ce qui en plus d'offrir une résistance à toute épreuve, permet de chauffer les plats directement sur le feu).



Sati et son fils, Anu. Tout le service de cuisine indien est en métal; ce qui permet de chauffer les plats directement sur le feu

Cacher les fesses et les seins

Sati semble immunisée contre la chaleur et le froid: après s'être trempée les doigts dans l'eau glacée, elle vérifie la température du poêle en plaquant sa main dessus. Alors qu'à cette heure matinale, il ne fait encore que dix degrés environ, Sati – comme tous les autres villageois-e-s – est chaussée de simples chippes (communément appelé flip-flop en Europe) et vêtue, comme tous les jours de l'année, d'un salwar de polyester quasi transparent tellement il est fin. Le salwar (appelé churidar au sud du pays), est l'habit féminin le plus courant en Inde, après le sari. D'abord, contrairement au bout de tissu de six mètres enroulé autour du corps selon une technique bien précise, le salwar permet de se mouvoir convenablement. Il compte une tunique, un pantalon bouffant (certains sont serrés jusqu'aux genoux et bouffants à la cuisse) et un châle. En principe, celui-ci doit être porté en «U», les deux côtés du «U» tombant sur le dos, de façon à cacher les fesses et le bas du «U» est sensé cacher les seins sur le devant. Mais le châle a bien d'autres fonctions, plus pratiques encore, comme protéger la tête du soleil, servir de drap pour s'étendre quelques minutes au soleil, nettoyer la morve qui coule du nez de la gamine de la voisine...

La vaisselle terminée, Sati coupe énergiquement du bois à la hache en poussant des «hans» sonores pour alimenter le feu. Puis, Surinder, son époux, sort de la maison, rasoir à la main pour se faire la barbe devant le carré de miroir apposé au mur du bloc des toilettes avant d'aller en ville, à Dharamsala, travailler comme chauffeur. Curieusement, il boîte légèrement et Sati, levant les yeux aux cieux, m'explique dans son anglais rudimentaire – assez fort pour qu'il l'entende – que saoul, il est tombé des escaliers la veille. Ceux-ci n'ont pas de garde-fou et représentent un véritable danger s'il y a une coupure de courant et si vous n'avez pas de lampe de poche. Mais les gens de la place sont habitués à vivre dangereusement. L'éducation des enfants en témoigne: ceux-ci ne sont pas protégés comme les jeunes occidentaux. Il n'est pas rare de voir des enfants jouer avec le feu ou de grands ciseaux en la présence bienveillante d'un adulte qui ne trouvera rien à y redire, ou encore de voir des gamin-e-s de trois ans trimbaler des nouveaux-nés ça et là, comme s'il s'agissait de poupées...

Deux belles tresses bien serrées

Vers 7 heures, lorsque le soleil apparaît derrière les montagnes, la fille de sa belle-soeur arrive vêtue de son uniforme scolaire soigneusement repassé, avec une brosse à cheveux. Avant de la laisser partir pour l'école – les filles sont scolarisées, mais après le mariage, vers 20-21 ans, elles travailleront à la maison, comme leurs mère – Sati coiffe Babita et lui fait deux belles tresses bien serrées, non sans la faire silencieusement grimacer de douleur, qu'elle attache avec des élastiques jaunes fluo.

Puis, elle balaie la terrasse – chez Sati, tout est aussi propre qu'un aéroport suisse – avec un balai qu'elle a confectionné elle-même avec des branches de blé cueillies dans le champ devant le guest-house. Ensuite, elle plie le linge qui a séché la veille sur la corde. Enfin, Sati m'offre un *tchai* bien sucré et vient s'asseoir quelques minutes à mes côtés sur la terrasse. Un instant de bonheur pur. Le soleil nous réchauffe et Dheramcot n'est pas encore éveillé. C'est l'occasion de lui demander comment elle fait pour les menstruations. Sati rougit et lorsque Surinder réapparaît rasé de près, d'un rire nerveux elle me dit que lorsqu'il aura disparu du paysage, elle m'expliquera. Le temps venu, elle me fait comprendre que le tampon que je lui ai montré pour illustrer mon propos ne vaut rien: il peut se perdre. Elle, elle utilise du coton blanc qu'elle lave et réutilise. Sur ce, elle se prépare un seau d'eau chaude et va se laver.



Achu coiffe sa tante, la belle-sœur de Sati qui vit avec sa famille dans la pièce voisine. Sati lave des vêtements à l'arrière-plan.

Se couvrir le visage par respect

Vers 8h45, Surinder, son fils Arun et moi-même sommes empilés sur le sol de la cuisine d'un mètre carré et demi à manger des parantha (pain fait avec le blé du champ devant la terrasse), avec du *curd* (du yahourt) assaisonné de sel ou de sucre, selon le goût de chacun-e. Sati est debout, préparant les parantha au-dessus d'un poêle à gaz et ce n'est qu'une fois qu'Arun et Surinder auront terminé et seront sortis de la cuisine (objectivement, elle n'aurait pas pu s'asseoir avant) qu'elle se posera à côté de moi pour tranquillement prendre son petit déjeuner.

Une heure plus tard, la première hôte, une Israélienne de 23 ans, se lève, se lave avec un seau d'eau chaude, met sa musique en hébreu, suffisamment fort pour en faire profiter tout le voisinage et s'installe sur la terrasse pour faire des colliers avec des pierres semi-précieuses achetées à Jaipur, la capitale du Rajasthan et l'endroit par excellence en Inde pour faire de bonnes affaires dans l'achat de pierres. Nous échangeons quelques mots pendant que Sati balaie la terrasse (au cours d'une journée type, la terrasse peut être balayée plus d'une dizaine de fois). Son copain est parti au Népal renouveler son visa pour l'Inde et elle-même restera un moment au pays avant de partir pour le Japon où, apparemment, il est possible de se faire « beaucoup d'argent » en peu de temps, en vendant des fausses Rolex sur la rue ou en faisant la Geisha. Le reste de la matinée de Sati est consacrée à recouvrir les pierres de ciment de la terrasse pour la rendre plus résistante. Quand le cousin de son mari arrive, Sati recouvre son visage de son châle en purdah (littéralement: rideau), en guise de respect parce qu'il est plus âgé. La fin de la matinée sera occupée à laver des vêtements, nettoyer la terrasse et préparer le repas de midi: un curry de lentilles, des concombres et des chapatis. Quand je lui demande quel serait son souhait le plus cher, sans hésiter une seconde, elle me répond que « sa fille épouse un homme riche ».

Virée au marché

L'après-midi, Sati m'offre de l'accompagner au marché. J'accepte volontiers, imaginant que nous allons acheter des légumes. En fait, il s'agit d'aller en jeep avec son mari qui a pris l'après-midi de congé, son fils, sa belle-mère, ses trois belles-sœurs, leurs enfants et quelques voisins, en ville, acheter une partie de la dot de la fille d'une des sœurs de Surinder qui se marie dans deux jours. En ville, au pied des montagnes, il fait 45 degrés, à l'ombre. Mais ce n'est pas la température qui empêche la joyeuse équipée de courir d'une manufacture à l'autre pour comparer les rapports qualité-prix et de négocier ferme des prix avantageux. A la fin de la journée, après avoir fait une pause devant un Pepsi glacé – les femmes dans un bistrot, les hommes ailleurs – les deux jeeps rentrent à Dheramcot, chargées à bloc de vaisselle pour une armée, d'une armoire, d'un lit double, d'une télévision, de saris et de jarres en métal.

Vers 19h, nous arrivons au guest-house. Sati s'affaire à préparer le repas du soir. Elle coupe les légumes pour faire un curry, pétrit la farine pour faire des chapatis. Après avoir mangé, et avoir échangé quelques nouvelles avec la voisine sur la terrasse, Sati s'installe enfin, tricot à la main, avec les siens devant le petit écran couleur qui trône au milieu de sa maison, sous l'icône de presque un mètre de hauteur de la très vénérée Laxmi, déesse de l'argent. Il est 22 heures.